

Retour sur une journée d'hommages à Louis Bergeron

Cette journée d'hommage fut passionnante et non dénuée d'émotion pour moi. Les travaux d'une aussi docte assemblée feront date dans la transmission de l'héritage intellectuel de M. BERGERON. C'est le professeur Jean-Pierre POUSSOU (Paris-IV, Centre de recherches Roland MOUSNIER) qui a dirigé mon DEA « *Villes et industrialisation en Champagne méridionale, 1750-1914* ». Je connaissais à l'époque les travaux de François CARON, parce que mon professeur d'histoire contemporaine de prépa-Ecole des Chartes au lycée Henri-IV, Jacques BOUILLON, était un de ses disciples. Il nous avait longuement parlé de sa thèse sur la Compagnie de chemin de fer du Nord. A ma soutenance de DEA (1994) était présent Jean-Pierre CHALINE, que Mme Marie-Vic OZOUF- MARIGNIER, Directrice du CRH, a cité. En 1993, Louis BERGERON avait participé au colloque de Troyes sur l'industrialisation de l'Aube au XIX^e siècle et sa communication fut publiée par le CDDP sous le titre suivant : *Troyes vers 1880, un foyer méconnu de l'initiative capitaliste*.

À l'issue des témoignages, j'ai eu le sentiment que l'œuvre de Louis BERGERON et de ses disciples se révélait être celle d'un grand précurseur d'un champ disciplinaire en devenir au XXI^e siècle. M. HAUTCOEUR l'a qualifiée de source d'inspiration pour des générations d'historiens et d'économistes. Un reliquat inachevé du XX^e siècle subsiste encore puisque l'enquête sur les grands notables, initiée dans les années 1970, n'est pas terminée : 55 départements de l'Empire en 1810 sont couverts, dont 39 sur le territoire national, a rappelé Mathieu MARRAUD. Les années 1960-1970 ont joué le rôle de creuset à l'ENS et Denis WORONOFF a employé le terme d'« éveilleur » pour qualifier le « caïman » Louis BERGERON. J'ai relevé l'importance du colloque novateur de 1966 « Niveaux de culture et groupes sociaux » qui posa la problématique suivante : comment est-il possible de penser à une innovation ? Louis BERGERON l'a interprétée en termes de progrès technique tandis que M. Jean EHRARD, son contemporain à l'ENS en 1947-48, l'a développée dans la relation entre littérature et société. Au cours de son témoignage, Geneviève DUFRESNE s'est interrogée : « de quoi le patrimoine industriel a-t-il particulièrement besoin aujourd'hui ? » De militantisme, à coup sûr, et, pourrait-on dire, d'engagement citoyen – allusion à la réforme en cours. D'une prise en compte nouvelle de la profondeur du champ historique, comme l'a suggéré Gracia DOREL-FERRE, co-auteur du *Patrimoine industriel, un nouveau territoire*, éd. Liris, 1996, en citant l'article d'*Archéologia*, *Les industries du luxe au Néolithique*, thème d'une exposition présentée aux Eyzies et bientôt à Lyon (Musée des Confluences). Les fouilles archéologiques des rives de la Seine dans l'Aube ont révélé à ce titre des découvertes très intéressantes dans le mobilier funéraire, que Stéphane ROTTIER (UFR de Dijon- Bourgogne) a étudié dans sa thèse sur le Bronze final. Il me semble également que l'ouverture de l'étude du patrimoine industriel à d'autres champs interdisciplinaires, tels que les sciences cognitives qui progressent dans la connaissance des mécanismes cérébraux de la mémoire, pourrait offrir de nouvelles perspectives. Jeter des ponts, construire des passerelles et ne rien figer, surtout, ainsi que Maria-Teresa MAIULLARI-PONTOIS l'a magnifiquement dit. Un participant a évoqué le souvenir des séminaires de M. RONCAYOLO avec L. BERGERON, comparables à un duo musical digne de Schubert. Les sons et les bruits d'usines, de métiers, de moteurs hydrauliques, sont constitutifs de l'existence mémorielle d'un objet industriel. Pour Massimo PREITE l'héritage de la pensée de Louis BERGERON en Italie permet de cerner le patrimoine industriel comme un mouvement dynamique, évolutif, qui anime une histoire en strates, visible par ses machines et ses sites construits. « L'inanité d'un acharnement épistémologique, forcément réducteur » m'a fait penser aux limites mouvantes des espaces industriels qui s'étendent aux faubourgs et au-delà jusqu'aux marges urbaines. J'ai choisi de l'illustrer à l'aide de deux photos en

noir et blanc issues de la collection du MET, mises en ligne et libres de droit, ainsi que par un extrait du roman de l'auteure américaine Carson MCCOLLERS, *Le cœur est un chasseur solitaire*, paru en 1940. Il se déroule vers 1930 dans une petite ville du sud des Etats-Unis. En souvenir de la passion de l'historien Louis BERGERON pour la photographie et ce territoire, un autre rivage du patrimoine industriel pour le citoyen du monde qu'il a été durant sa vie.

Christel WERNY, APIC, Nogent-sur-Seine, 24/10/2015



Usines et maisons
photographie, Walker EVANS, 1960-1965,
dim. 534 x 517,
coll. MET, New York

« Maintenant il n'était plus un étranger. Il connaissait parfaitement chaque rue, chaque allée, chaque barrière menant à tous les taudis de la ville. Il travaillait toujours au Sunny Dixie. Pendant l'automne le manège se déplaçait d'un terrain vague à un autre, toujours dans la ceinture de la ville, jusqu'à ce qu'il en eût fait le tour. Les lieux changeaient mais non le paysage des terrains pouilleux bordés de maisons délabrées et, dans le voisinage, une filature, une tannerie ou une fabrique d'eaux gazeuses. La foule était la même : ouvriers d'usines et nègres. Le soir, le manège flamboyait de lumières de diverses couleurs. Les chevaux de bois tournaient au son de la musique mécanique. Les balançoires voltigeaient. La foule se pressait devant la balustrade qui protégeait le jeu des anneaux. Dans les deux baraques, on vendait des boissons, des pâtés mal cuits et des bonbons-surprises. »

Extrait de Carson Mc COLLERS, *Le cœur est un chasseur solitaire*, éd. Stock, Paris, 1947, page 151.

Enfant dans une filature de coton
photographie, Lewis HINE, 1910,
dim. 534 x 738,
coll. MET, New-York.

